

LES DIEUX

Francis Kaplan

[On trouvera ici le texte de la conférence prononcée par Francis Kaplan lors de l'assemblée générale du 24 mars 2007. La pagination est celle d'Alain, *Les Arts et les Dieux*, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, 1958.]

« L'idée directrice des *Dieux* » - idée directrice dont parle Alain dans l'introduction de cet ouvrage (1203) - est énoncée parfaitement dans l'introduction de *Mythes et Fables*, qui sont, d'une certaine manière, avec les *Préliminaires à la Mythologie*, les esquisses – comme dit Maurice Savin - des *Dieux* : « M'inspirant de Spinoza, je veux chercher le vrai des religions » et, puisque la religion relève de l'imagination, Alain précise, dans *Les Dieux*, qu'il veut rechercher « le vrai de l'imagination » (1205) et il rappelle que « Spinoza dit qu'il n'y a rien de positif dans l'erreur, ce qui signifie, ajoute-t-il, qu'en Dieu l'imagination est toute vraie [...] ce qui est se promettre une doctrine de toutes les religions comme vraies » (1204). La méthode qu'il va utiliser est « une méthode qu'[il] ose dire pieuse et qui suppose vraies toutes les religions » (1213) Les « dieux [...] ne disent jamais autre chose que le vrai de l'homme » (1211). En effet, « un homme qui se couche dans l'herbe y écrit sa forme, comme ferait un chien ou un lièvre ; et puisque l'homme pense, et qu'il se roule selon ses pensées, je puis dire que l'homme écrit ses pensées dans son lit d'herbe. » (1210) Et si ses pensées sont sa religion, ce qu'il écrit c'est sa religion et sa religion est donc sa forme, donc sa vérité. Il faut « ramener le culte à son objet véritable qui est l'homme » (*Histoire de mes pensées*, 202)

C'est ainsi qu'« analysant de plus près cette imagination réelle qui consiste en mouvement des mains, murmure de paroles, génuflexions en bras de croix, je n'y voyais, dit Alain, que l'expression de la paix humaine, et l'annonce, en effet, d'une autre vie, à laquelle on ne croit qu'en de courts instants. » (*Histoire de mes pensées*, 201)

« La religion de l'enfance » (*Histoire de mes pensées*, 209) est vraie en ce sens qu'il est vrai que « l'enfant [...] ignore tout à fait le travail, et vit seulement selon la prière [...]. Il prend d'abord connaissance des forces supérieures à forme humaine, la maman, la nourrice, le père, pour lesquels il suppose naturellement que rien n'est impossible. » (*Préliminaires*, 1106) En effet, « les génies sont naturels, et même d'expérience contrôlée dans la vie enfantine. » (1247)

Quant à la religion de la nature, en la décrivant, Alain veut « décrire [...] la religion sans dieu aucun, qui fête seulement la fidèle nature, mais plutôt la réconciliation de la nature et de l'homme [...]. N'allons pas croire que les peuples naïfs qui fêtent le Printemps fêtent autre chose que leur joie. Comme les fleurs s'ouvrent, les hommes chantent, et il n'y a rien d'autre. Ne cherchez pas le dieu ; cette foi se célèbre elle-même. La fête de Pâques est la même partout, dès qu'il y a un hiver. Je me demande si les populations trop favorisées célèbrent assez le soleil [...]. Il faut que les sentiments humains suivent le soleil et les feuilles jaunies jusqu'aux brouillards de novembre, où le fête des morts trouve sa juste place. Homère va chercher les morts dans les brouillards cimmériens [...]. Les fêtes d'esprit ne peuvent réussir par l'esprit. Il y faut le décor du monde et la draperie de saison [...]. Si l'on pensait selon les saisons et selon les fêtes paysannes, on penserait vrai [...]. Il y a mille raisons de croire à l'homme et mille de ne pas y croire. Il n'y a que raisons de croire au printemps ; c'est vivre. *Sois pieux devant le jour qui se lève*, dit le petit oncle à Jean-Christophe » (1263-1266) – faisant allusion au roman de Romain Rolland.

De même, les sacrifices d'animaux sont conformes à la raison : « Le sacrifice d'un bœuf à Jupiter ou à Neptune est absurde à la première réflexion ; car Jupiter vit d'ambroisie ; et, au reste, après avoir brûlé quelques poils, on mange très bien l'animal. C'est que le sacrifice est moins une offrande qu'une manière de tuer ; et ce qui est sacrifié, comme il convient, c'est l'ivresse de tuer, le bain de sang et d'entrailles [...] Par meilleure réflexion, il faut donc admirer au contraire, comme une pratique de raison, [...] de faire cérémonieusement » (1273-1274) la mise à mort de l'animal qu'on va manger.

Les dieux d'Homère « sont des moments de l'homme [...]. Dès que les dieux ont la forme humaine, à quoi les reconnaîtra-t-on, sinon à une grâce de mouvement, à une force, à un regard, à un conseil, à tous les signes éminents de

l'homme ? [...] Le miracle est l'ordinaire des guerres, soit que l'ennemi déjà blessé se perde dans le nuage ; soit que le courage ou la peur passent comme des météores ; soit que tous les coups portent [...] ; soit qu'une méprise de l'épée ou de l'arc en annonce d'autres, comme il n'est que trop vrai ; soit que l'ami pare les coups, sans même qu'on le voit ; soit qu'il soit inexplicablement séparé de l'ami, comme par une malice. Quand le guerrier s'égare à la poursuite d'un fantôme, ce n'est qu'une erreur d'emportement, et naturelle ; le même événement est surnaturel, le même, tel que les yeux l'ont vu. Et la mort de Patrocle, désarmé par le dieu Mars, dépouillé de sa force comme d'une armure, est bien la mort d'un homme fatigué. » Mais « l'homme ne se connaît pas lui-même. Quoiqu'il sache que le pain, les viandes, le vin lui donnent une provision de courage » mais non « infinie, il ne le croit jamais. Le propre du courage, comme de toutes les passions, est de chercher d'autres causes. Ajax dit qu'un dieu le pousse, c'est qu'il sent ses mains et ses pieds qui vont d'eux-mêmes [...]. Ces métaphores sont toutes vraies. » (1305-1306) Les dieux d'Homère sont donc vrais.

Le christianisme, est à plus forte raison, vrai : « Jésus a enseigné qu'on ne peut à la fois avoir puissance royale, par armées ou argent, et sauver son âme [...]. Il est très vrai qu'il faut [le] croire. » (1331) En effet, « l'objet propre de la religion la plus haute, ce n'est pas une vue sur la nature et ses retours, c'est bien plutôt une revue des valeurs et le culte de l'esprit dans l'homme, ce qui [...] nivelle les grandeurs politiques. [C'] le principal de la révolution chrétienne [...]. Un préfet n'est rien, un roi n'est rien, un riche n'est rien [...]. Autrement, que signifie le fils du charpentier ? que signifie cette image du plus bas supplice élevée à tous les carrefours ? Il est dans l'ordre que les vertus soient punies ; telle est l'idée qui vaut bien la peine qu'on y regarde. Et cette idée nous est mille fois répétée par la multitude des saints, où il s'est bien glissé quelques puissants, mais fort peu, si l'on compare le paradis chrétien à l'Olympe païen, qui ne reçoit que des vainqueurs [...]. On ne sauve son âme que par la pauvreté, telle est la leçon. Les évêques sont forcés de le dire et les riches sont forcés de l'entendre. » (*Préliminaires*, 1177) Et Alain montre la vérité de la malédiction du figuier (1331-1333), la vérité de Noël, de l'adoration d'un faible enfant ; car « cette faiblesse est Dieu. Cette faiblesse qui a besoin de tous est Dieu. Cet être qui cesserait d'exister sans nos soins, c'est Dieu. Tel l'esprit [...]. C'est la sévère loi de l'esprit

que l'esprit ne paie pas. » (1352) J'expérimente la vérité de ce que dit Jésus : « Jésus a nommé le pharisien ; je m'y reconnais ; je m'y juge ; cette manière de dire est attachée en moi, piquée en moi comme une flèche. » (1331)

Cette idée que toutes les religions sont vraies, qu'il développe dans les *Dieux*, en 1933, dans les *Préliminaires à la Mythologie* en 1932-1933, dans *Mythes et Fables*, en 1932-1933, se trouve déjà dans plusieurs propos antérieurs aux années 30 (19 février, 9 septembre 1908, 27 janvier 1911, 22 août 1912, 22 avril 1921, 13 janvier, 27 juin 1923, .5 janvier, 1^{er}, 11 octobre 1924, 20 septembre 1926, 25 décembre 1929) et dans le « Au lecteur » des *Propos sur le christianisme*, en février 1924. Mais l'essentiel des propos antérieurs consacrés à la religion insistent, au contraire, sur l'absurdité des religions, sur le fait qu'elles nous rendent malheureux, qu'elles aggravent nos malheurs, qu'elles constituent les plus redoutables des maux humains :

- « La thèse de la révélation par le livre ou par le miracle n'est pas seulement invraisemblable ; elle est absurde » (*Propos sur des Philosophes*, LXII)

- « Si [...] vous définissez le miracle par cette condition qu'il y a [...] dans l'événement une partie où la connaissance n'a pas les moyens d'entrer [...], comment voulez-vous que je constate cela ? [...] Puis-je constater qu'il ne peut y avoir rien à constater ? Cela est absurde. » (5 octobre 1929)

- « Une naïve jeune fille, qui s'était égarée avec ses compagnes sur les propriétés d'autrui, s'écria en voyant au loin un homme qui venait : « Prions Dieu pour que ce ne soit pas le garde-champêtre. » L'absurdité d'une telle prière est assez visible, parce que, quand nous voyons un homme au loin, notre ignorance n'empêche pas qu'il soit dès maintenant ce qu'il est, ou bien Pierre, ou bien Paul. Et, parce que nous hésitons entre ces deux affirmations, « c'est Pierre » et « c'est Paul », nous n'allons pas croire qu'il hésite, lui, entre deux natures, et qu'il soit tantôt Pierre et tantôt Paul, selon le jeu de notre imagination. Beaucoup de gens, pourtant, parmi ceux qui se moquent de la naïve jeune fille, font souvent la même prière qu'elle, non pas au sujet du garde-champêtre, mais au sujet de la pluie ou du froid [...]. De telles pensées, avant et après l'événement, nourrissent les passions, ravivent les blessures, chassent le sommeil, et, en bref, font souvent plus de mal que l'événement lui-même. Et je

crois bien que l'essentiel de l'esprit religieux consiste à croire qu'il y a une espèce de liberté dans les choses, et que quelque Josué, en priant et en espérant comme il faut, a pu arrêter le soleil. » (5 janvier 1908)

- « Quelquefois un homme naïf, réfléchissant sur les opinions religieuses des autres, se disait : *Mais comment ne voient-ils pas [...] les absurdités ? [...] J'ai connu un homme qui raisonnait supérieurement quand il voulait, et qui d'ailleurs suivait la messe comme la plus engourdie des vieilles bonnes femmes. Je me suis assuré, autant que la chose était possible, qu'il ne pensait jamais ni pour ni contre la religion. Mais, dira-t-on, comment faisait-il ? Question mal posée ; il n'y a rien à faire pour ne pas penser, je dis avec attention et par ordre. C'est penser qui est difficile.* » (5 novembre 1913)

- « Nous sommes empoisonnés de religion. Nous sommes habitués à voir des curés qui sont à guetter la faiblesse et la souffrance humaine, afin d'achever les mourants d'un coup de sermon qui fera réfléchir les autres. » (5 octobre 1909)

- « La seule chose que sait faire un prêtre, c'est effrayer un enfant ou un vieillard par des histoires de diables ou de cimetière. » (13 octobre 1906)

- « Je ne sais quelle féroce religion nous a enseigné que la tristesse est grande et belle, et que le sage doit méditer sur la mort en creusant sa propre tombe. Comme j'avais dix ans, je visitais la grande Trappe ; je vis ces tombes qu'ils creusaient un peu tous les jours, et la chapelle mortuaire où les morts restaient une bonne semaine, pour l'édification des vivants. Ces images lugubres et cette odeur cadavérique me poursuivirent longtemps ; mais ils avaient voulu trop prouver [...]. Dès ce moment là je me dis : « Il n'est pas possible que ce soit le vrai secret de la vie. » Tout mon être se révoltait contre ces moines pleurards. Et je me délivrai de leur religion comme d'une maladie. » (10 octobre 1909)

- « Nous sommes encore pourris de théologie. Lorsqu'un homme est mêlé à quelque accident d'automobile, et s'en tire avec une écorchure, nous disons qu'il a été sauvé *comme par miracle* [...]. Tout de suite nous prétendons lire cet événement en théologien et y saisir quelque volonté cachée ; cela parce que l'événement intéresse une vie humaine. Inversement, si nous considérons la victime, nous nous étonnons de toutes ces coïncidences, sans lesquelles l'accident n'aurait pas eu lieu [...]. Nous nous disons : cet accident était improbable ; les mille petits événements qui y ont conduit ne l'annonçaient

point. Nous n'arrivons pas à faire un événement de si grande importance en composant entre eux des événements de si peu d'importance. Alors renonçant à expliquer ce qui a suivi par ce qui a précédé, nous pensons à l'envers et expliquons les causes par l'événement lui-même ; nous imaginons que tout allait vers l'événement comme vers une fin posée à l'avance ; d'où les idées de Providence, de Destinée ou de Fatalité ; en somme nous revenons à la théologie. Pour écarter tous ces Dieux qui ne servent qu'à aggraver nos malheurs, il est utile de considérer un événement sans importance, et de s'entraîner à admirer les coïncidences qu'il suppose. » (10 mai 1908)

- C'est une « idée libératrice qu'il n'y a point de volontés cachées dans la tempête et le tonnerre et qu'il n'y a pas plus de mystère dans une éclipse que dans mon ombre par terre. Idée nette, virile, bienfaisante, du mécanisme des phénomènes, car tous les dieux sont souillés de sang humain, et ce n'étaient que les plus redoutables passions, sauvagement adorées. La peur faisait les sorciers, puis les brûlait. La colère inventait quelque dieu vengeur, et puis faisait la guerre en son nom [...]. Dans cette sombre histoire des superstitions, chacun fit des dieux selon ses passions et se fit gloire de leur obéir. Sincèrement, et c'est bien là le pire. Quand nos passions prennent figure de vérités, de réalités dans le monde, d'oracles et de volontés surhumaines dans le monde, tout est dit. Le fanatisme est le plus redoutable des maux humains. » (22 juillet 1913)

- C'est, en particulier, le cas du Dieu biblique : « La Bible, ce livre cruel, n'a pas fini de massacrer. Le *livre de Job* est une source d'injustice qui ne peut tarir [...]. Un seul Dieu, qui est ensemble esprit et force, cela écrase, cela massacre par l'idée seule [...]. Ce grand univers, tellement plus puissant que nous, il n'est pas aux yeux de Job divisé en poussière, modifiable au seul mouvement du petit doigt d'un homme résolu [...]. L'homme alors se couche et meurt. L'Occidental, il me semble, n'est pas aussi aisément massacré. C'est qu'il repousse de tout son esprit l'unité redoutable [...]. Cette substance spinoziste, il ne cesse de [la] nier [...]. Les fils de Descartes [...] ne craignent rien au monde. Et, après tout, ils n'ont toujours que leurs deux mains comme ces Juifs d'Ukraine [...]. Personne ici [...] ne divinise le malheur [...]. Il n'y a jamais dans la plus grande peur ce mélange de respect qui détourne d'oser et de vouloir. L'autre résignation [...], la fanatique résignation, comment n'appellerait-elle pas le malheur ? [...] Le malheur métaphysique, cette obstination à vivre sans espoir, cela irrite [...]. On vient vite

à haïr les malheureux qui ne s'aident point eux-mêmes assez [...]. La fureur contre les faibles enferme une sorte de justice. » (5 novembre 1927) Ce qui, entre parenthèses, est une curieuse justification des pogroms.

En fait, la position d'Alain avant les années 30 peut se résumer à cette formule : « Il faut [...] avant toute démarche, un parti pris invincible, un refus de croire et de s'émouvoir pour croire. Une impiété délibérée : *A bas les Dieux et les prophètes* » (3 mars 1914)

Il est vrai que cette position relevait plus de l'humeur, d'une réaction immédiate à des situations données, d'une improvisation plus que d'une doctrine pensée selon l'ordre comme l'est celle des *Dieux* à laquelle il convient de revenir.

Encore faut-il comprendre ce qu'Alain veut dire par vérité des religions. Ce n'est pas, en effet, ce qu'on entend généralement. Lorsqu'on dit qu'une religion est vraie, on veut dire généralement que toutes ses affirmations sont vraies, que les faits qu'elles rapportent ont bien eu lieu, que les paroles dont elle affirme qu'elles ont été prononcées ont bien été prononcées et par celui dont elles affirment qu'il les a prononcées et dans les circonstances qu'elles rapportent, que ses affirmations portant sur des faits historiques sont donc historiquement vraies, et que lorsque ce sont des affirmations philosophiques ou théologiques, elles sont vraies philosophiquement ou théologiquement vraies telles qu'elles sont énoncées. C'est pourquoi on ne dira généralement pas actuellement que les religions de la nature ou que la religion grecque sont vraies, même si on l'a, sans doute, dit à l'époque où elles étaient pratiquées ; personne ne pense, actuellement, que les dieux grecs existent réellement ou que les récits mythologiques sont historiquement vrais. Mais les adeptes actuels de la religion juive, de la religion chrétienne ou de la religion musulmane le diront pour la religion dont ils sont les adeptes. Mais, en général, il ne le diront pas pour les religions dont ils ne sont pas les adeptes parce qu'elles contredisent les affirmations historiques, philosophiques et théologiques de leur religion. C'est pourquoi ils considèrent comme irrégieux celui qui pense que toutes les religions sont vraies, comme le remarque Alain : « Si vous me proposez une religion, je l'examine, non point avec l'idée qu'elle est fausse, mais au contraire

avec l'idée qu'elle est vraie. D'où vient donc que je passe pour irréligieux ? C'est que je pense la même chose de toutes les religions. » (13 janvier 1923):

Lorsqu'on parle de la vérité des religions, il faut donc prendre le mot *vérité* dans un autre sens que celui dans lequel il est pris généralement : « L'erreur moderne, qui occupe peut-être quatre mille volumes, est de rechercher si la religion a été révélée, où et quand, et par quel témoins nous le savons. Il semble [...] que l'idée qui a été révélée ne sera vraie qu'autant qu'on aura prouvé que les circonstances mêmes dans lesquelles elle a été révélée furent réelles, et telles exactement qu'on les raconte [...]. Jésus a nommé le pharisien ; je m'y reconnais ; je m'y juge ; cette manière de dire est attachée en moi, piquée en moi comme une flèche » (1330-1331). Et c'est cela qui compte, et non de savoir « si Jésus a dit réellement cela » (*ibid.*). La religion est vraie en ce sens que l'idée qui y est exprimée explicitement ou implicitement à travers un récit est vraie, quoi qu'il en soit de la vérité historique du récit : « Si Jésus a existé ou non, ce n'est pas ce qui m'intéresse. » (*Préliminaires*, 1198). C'est comme pour un conte ou une fable : « Fait-on des objections à une fable, si la leçon est bonne ? Et pour comprendre comment les vaniteux sont conduits par les flatteurs, faut-il croire que les renards parlent et que les corbeaux comprennent le langage des renards ? » (*Préliminaires*, 1176) Et Alain rappelle la réponse qu'il fit à un canonier qui lui demandait ce qu'il pensait des religions : « La religion est un conte, qui, comme tous les contes, est plein de sens. Et l'on ne demande point si un conte est vrai. » (1257) Remarquons que, dans cette réponse qu'il cite aussi dans les *Préliminaires*, il ne va pas jusqu'à appliquer aux contes et aux fables le terme de *vrai* qu'il applique aux religions, même si elles leur sont assimilées. Un exemple particulièrement remarquable de ce double sens du mot *vérité* concerne la notion de révélation considérée comme absurde, donc fausse dans un propos que nous avons citée plus haut et comme légitime, donc vraie dans les *Dieux*, comme nous le verrons plus loin.

Et ici on se trouve devant un paradoxe. Beaucoup de théologiens actuels accepteraient ces conclusions. Ils s'intéressent plus à la signification des récits que contiennent leurs textes sacrés qu'à leur historicité. Je prendrai comme exemple Emmanuel Lévinas : « Au lieu de sacraliser le texte à partir d'une

transcendance présupposée métaphysiquement ou d'une quelconque opinion sur l'origine du texte, la transcendance elle-même ne s'articulerait-elle pas dans le texte ? » demande rhétoriquement Lévinas (*Écrit et Sacré* in Jean-Louis Vieillard-Baron et Francis Kaplan, *Introduction à la Philosophie de la Religion*, Cerf, 1989, p.355), la réponse étant évidemment, pour lui, oui. Et il va jusqu'à comparer la Bible aux « littératures dites nationales : Shakespeare et Molière, Dante et Cervantès, Goethe et Pouchkine. Signifiant au-delà de leur sens obvie, elles invitent à l'exégèse, droite ou tortueuse [...] qui est la vie spirituelle. » (*op. cit.*, p. 359) En quoi ces théologiens se distinguent-ils d'Alain ? C'est, d'une part, qu'ils se réclament d'une religion existante donnée avec ce que cela implique de conceptions théologiques et de rites et se bornent aux textes de cette religion. Et si Lévinas parle des textes des littératures nationales, il n'en fait pas moins de la Bible « l'Écriture par excellence » (*op. cit.*, p.356) C'est, d'autre part, qu'ils considèrent cette religion comme une religion bien définie, alors que pour Alain toutes les religions sont des mélanges contradictoires de religions.

Il y a, en effet, une deuxième idée directrice dans les *Dieux*. Comme il dit dans *l'Histoire de mes pensées*, il visait « encore une autre fin » (*Histoire de mes pensées*, 211). On sait qu'il y a plusieurs religions qu'Alain énumère ainsi : « L'homme s'étonna d'abord de toutes choses, et adora la puissante nature, le soleil, le feu, les moissons, les animaux [...]. J'appellerai religion de la nature cette religion mère [...]. Vint ensuite en notre Occident, qui me suffit, la religion olympienne [...] où le monde est gouverné comme un royaume. J'appellerai religion politique cette religion [...]. Et, quant à la troisième, qui est devenue non moins populaire en notre promontoire d'Europe sous le nom de christianisme [...], je la nommerai la religion de l'Esprit [...]. Telles sont les étapes de l'homme. » (1256-1257) Il faut, en réalité, ajouter en préalable ce qu'Alain appelle dans *l'Histoire de mes pensées*, « la religion de l'enfance » (*Histoire de mes pensées*, 209) à laquelle il consacre le livre I des *Dieux*. On considère généralement que ces religions se succèdent, c'est-à-dire que lorsqu'une apparaît, la précédente disparaît, qu'à une époque donnée il n'y a qu'une religion. La deuxième idée directrice d'Alain est que, si elles apparaissent successivement, par contre elles se conservent, de sorte qu'actuellement les quatre coexistent et que la religion actuelle n'est pas le christianisme, mais un

mélange des quatre : « Les religions sont mêlées, et, ajoute Alain, je crois utile de les démêler. » (1177) A la même époque, Bergson disait, dans les *Deux Sources de la Morale et de la Religion*, que la mentalité que les sociologues disaient celle des primitifs se retrouve dans notre société.

La religion de l'enfance se maintient à l'âge adulte : « La loi de l'Univers », c'est que « rien n'est obtenu que par un travail déterminé. Et je le saurais bien, je ne saurais que cela si j'étais né homme fait [...]. L'individu au contraire, à l'état d'enfance, a commencé par former [...] des idées [...] selon lesquelles l'art de persuader est le principal moyen d'acquiescer [...]. L'enfant obtient par plaisir, et n'oublie pas aisément cette méthode. » (*Préliminaires*, 1137-1139) Et « il est bien facile [...], dit Alain, de retrouver exactement les expériences familiales de l'enfant en de pieuses conceptions de l'Univers, où l'on obtient tout d'un père à la fois sévère et bon, et surtout par l'intervention de la mère. Ce n'est que la politique enfantine mise en système. » (*Préliminaires*, 1138)

La religion de l'enfance, la religion politique et la religion de la nature se maintiennent dans le christianisme : « Il est naturel que l'enfant soit nourri, vêtu et abrité par le travail d'autrui ; l'enfant se représente donc la destinée humaine comme soumise à des êtres puissants auxquels il faut plaire ; et il est clair que notre mythologie [c'est-à-dire la mythologie chrétienne] est exactement copiée sur ces idées d'enfance : *Donnez-nous notre pain*, voilà une idée d'enfant [...]. Les hommes admirent si naturellement le maître, qu'il a bien fallu que l'image saignante du Juste fût présentée comme provisoire, et effacée par des visions de gloire et de puissance ; c'est revenir à l'Olympe des grecs [...]. Que le dieu esprit soit injurié, méprisé, faible, et qu'il ait grand besoin de nous [...], telle est la révélation [...]. J'entends le prêtre : « Non, dit-il vous ne croyez pas comme il faut croire. Il faut croire que ce dieu faible et crucifié est en même temps le roi des rois, et l'animateur et régulateur de toute la nature. » Très bien ; je reconnais en cette dernière idée l'ancienne religion de la nature ; et dans l'autre la religion moins ancienne, qui est la politique. Ces dieux anciens reviendront toujours. » (*Préliminaires*, 1141 et 1191) C'est pourquoi « toutes les religions étant ensemble, le christianisme ne s'est jamais tout à fait lavé de puissance. » (1333)

Cette coexistence des religions s'explique par la structure de l'homme : « L'homme est ventre, ce qui est désir et peur ; l'homme est poitrine, ce qui est courage et colère ; l'homme est tête, ce qui est prudence et gouvernement. En posant qu'il fut toujours ainsi, je n'avance pas quelque chose d'incroyable ; en posant qu'il est ainsi maintenant encore, je ne risque pas de me tromper [...]. Cet abrégé suffit pour faire entendre que les trois religions, de désir, de courage, et d'esprit, sont ensemble maintenant comme toujours elles furent. » (1257) Il est vrai qu'il dit en même temps, comme on l'a vu, qu'elles viennent successivement ; mais ce qui est sûr, c'est que les religions antérieures, comme on l'a vu aussi, ne disparaissent pas et que donc, maintenant du moins, elles sont effectivement mélangées.

Mais Alain ne se borne pas à « les démêler ». En même temps ; il les hiérarchise. Dire, comme on vient de le voir, que « le christianisme ne s'est jamais tout à fait lavé de puissance » et que c'est dû au fait qu'il est mêlé à la religion politique, c'est dire que le christianisme est supérieur à la religion politique. Les dieux de nature et les dieux politiques sont des « dieux inférieurs [...] ». On ne rend pas justice au christianisme, même borné, si l'on ne pense pas aux religions troubles qu'il a dépassées et condamnées. » (1335-1137) Ces religions sont « des religions dépassées [...] ». Celui qui réfléchira une bonne fois à ces choses comprendra que le conflit n'est pas présentement entre la religion et la raison, mais entre les anciennes religions, toujours assez fortes par de belles apparences, et la nouvelle religion [...], la religion la plus haute » (*Préliminaires*, 1182, 1191 et 1177) – c'est-à-dire le christianisme. Il y a eu un « progrès qui a conduit les peuples [...] de la folle religion qui adore tout à une meilleure appréciation des valeurs, et finalement au culte de la personne humaine, qui est à présent le culte universel. » (*Préliminaires*, 1150)

Cette hiérarchisation amène Alain à traiter différemment, d'une part, la religion de l'enfance, la religion de la nature et la religion politique et, d'autre part, le christianisme. Les premières sont vraies en ce sens qu'elles ont une vérité - leur vérité étant la nature humaine par laquelle elles s'expliquent. La vérité de ces religions est la structure de l'homme avec ses trois étages et – pour la religion de l'enfance – la condition de l'homme qui fait qu'il doit commencer

par être un enfant. Mais les idées qu'elles expriment sont fausses : « Les génies sont naturels, et même d'expérience contrôlée dans la vie infantine ; et l'enfance revient toujours » ; c'est une « erreur » ; certes, c'est une « erreur [...] naturelle » (1247) ; ce n'en est pas moins une erreur : « L'objet de toute physique est d'abord de nettoyer d'imagination la connaissance du monde qui est propre aux enfants » car « nous partons tous [...] d'erreurs énormes et la connaissance positive consiste à les effacer pour toujours », en veillant à ce « qu'on y mette aucun dieu [...]. La mythologie est trompeuse. » (*Préliminaires*, 1135 et 1139). Ces religions ne sont vraies qu'en ce sens que le « mouvement de l'esprit [...] est de l'erreur à la vérité ; mais [...] en conservant l'erreur, qui se nomme alors l'apparence, et en la sachant toute vraie. Si je ne sais pas que le soleil des astronomes est cette même boule jaune à trois cents pas dans le brouillard, qu'est-ce que je sais, et à quoi bon savoir ? » (*Préliminaires*, 1195) Au contraire, le christianisme est vrai aussi en ce sens que les idées qu'il exprime sont vraies. Pour Alain, les premières, quoique vraies au sens que nous avons dit, n'en sont pas moins à rejeter autant qu'il est possible ; le christianisme, au contraire, est à suivre autant qu'il est possible.

Mais pourquoi une meilleure appréciation des valeurs doit-elle se faire par l'intermédiaire d'une religion ? Pourquoi a-t-elle besoin de révélation et d'images ? Pourquoi ne peut-elle être l'œuvre de la philosophie ? Pourquoi la raison ne se sauverait-elle pas toute seule ? Pourquoi ne pas se borner à la seule « ambition de bien raisonner » (1328), puisqu'« on peut comprendre très bien la justice [...] sous la forme abstraite » (*Préliminaires*, 1192), puisque « nous tirons toutes nos idées de notre esprit » (*Préliminaires*, 1185) ? Pourquoi ne pas se contenter d'« une pensée sans images » (1265) ? C'est que « l'esprit ne se nourrit pas de lui-même. Un temple donne plus à penser qu'un livre. » (1266) En effet, « nous ne tirons pas de notre esprit, comme par un fil, tout ce qui y est ; les idées ainsi produites sont presque toujours sans force ; au contraire une occasion, un bel exemple, une grande parole nous secouent quelquefois, non pas toujours, et donnent ainsi le départ à de nouvelles pensées [...]. Toute vérité doit être révélée, ce qui se dirait mieux réveillée. Nous dormons [...] Quel est donc ici le réveil ou la révélation, comme on voudra dire ? Ce n'est pas précisément à comprendre une idée ; car par l'application on peut comprendre

très bien la justice ou toute autre notion sous la forme abstraite. La révélation consiste bien plutôt, à ce que je crois, à saisir l'idée dans l'image » (*Préliminaires*, 1185 et 1192) La révélation consiste en ceci : « Nous avons abondance d'idées vraies auxquelles nous ne croyons point ; elles ne nous prennent pas au corps ; elles ne touchent pas. Mais vienne l'occasion, un objet, une situation, quelque chose que nous percevons et que nous ne songeons pas à nier, alors nous pouvons nous trouver transpercés par une idée bien connue, et qui nous était inoffensive. Ces feintes [...] trouvent entrée en nous par un point sensible et non protégé. C'est ainsi que l'événement, l'exemple, l'image, soutiennent le discours, et, en lui donnant couleur, sonorité, solidité, nous rendent enfin assurés, par tout notre être, de ce que nous acceptions, ou rejetions, ou ajournions par le seul entendement. C'est ainsi qu'une peur bien réelle nous rend présent le dieu des bois et des vallons. » (1329-1330) D'où la nécessité d'une « religion [...] révélée » (1330) et, plus généralement, d'une religion.

Ne faut-il pas alors en déduire qu'Alain est chrétien, puisqu'il affirme que les idées exprimées par la religion chrétienne sont vraies – au sens fort du terme – qu'il les partage donc et qu'il affirme qu'elles doivent s'exprimer sous forme religieuse ? Or, il ne s'est jamais déclaré comme tel ; personne - en particulier parmi ceux qui le connaissaient personnellement bien - n'a jamais dit qu'il l'était. Et lui-même a dit explicitement le contraire quand il dépeint Maine de Biran comme un chrétien « que la religion n'empêche pas de penser droit », ajoutant que « cette situation est fort difficile à comprendre pour celui qui y est tout à fait étranger ; et, plus d'une fois j'ai mis en doute la bonne foi de ces penseurs » (*Préliminaires*, 1103) Autrement dit, il n'est pas de ceux qui concilient christianisme et penser droit et, puisqu'évidemment il pense penser droit, il n'est pas chrétien.

C'est peut-être qu'il se rend compte inconsciemment que le christianisme n'est pas ce qu'il dit ou plutôt uniquement ce qu'il dit. On se rappelle ces deux textes que j'ai cités tout à l'heure : « le christianisme ne s'est jamais tout à fait lavé de puissance » (1333) ; « Les hommes admirent si naturellement le maître, qu'il a bien fallu que l'image saignante du Juste fût présentée comme provisoire,

et effacée par des visions de gloire et de puissance ; c'est revenir à l'Olympe des grecs [...]. Que le dieu esprit soit injurié, méprisé, faible, et qu'il ait grand besoin de nous [...], telle est la révélation [...]. J'entends le prêtre : « Non, dit-il vous ne croyez pas comme il faut croire. Il faut croire que ce dieu faible et crucifié est en même temps le roi des rois, et l'animateur et régulateur de toute la nature.» Très bien ; je reconnais en cette dernière idée l'ancienne religion de la nature ; et dans l'autre la religion moins ancienne, qui est la politique. Ces dieux anciens reviendront toujours. » (*Préliminaires*, 1191) Mais, pour définir le christianisme, c'est le prêtre qui a raison. Et ceci pour deux raisons. D'une part, à partir de la doctrine d'Alain. Vouloir laver le christianisme de puissance, c'est vouloir un homme réduit à sa tête sans poitrine et sans ventre – ce qu'il affirme impossible. Ce qui veut dire que la religion chrétienne telle que la définit Alain n'est qu'une abstraction, qu'elle n'est pas démêlable des religions antérieures, qu'il faut donc comprendre qu'elles ne lui sont pas mêlées, mais que le christianisme les a incorporées, qu'elles font donc partie de sa substance. La deuxième raison consiste dans la question de savoir s'il n'est pas contraire à ce qu'on entend par Dieu qu'un Dieu soit faible, plus faible que nous. Quel est, en effet, le sens du mot *Dieu* ? Alain ne le définit pas dans les *Dieux*. Il le définit dans un ouvrage posthume, publié sous le titre *Définitions* : « C'est la plus haute valeur. On dit d'un homme que l'honneur est son dieu ; d'un autre que l'or est son dieu, d'un autre que le ventre est son dieu. On veut dire que le Dieu, quel qu'il soit, est adoré. » (*Définitions*, 1051) Mais celui qui adore, sait qu'il adore, sait ce qu'il adore et sait donc que ce qu'il adore est son dieu ; il devra par conséquent dire que ce qu'il adore est son dieu. Or, je ne sais pas si quelqu'un dit : « l'honneur est mon dieu », mais ce qui est sûr c'est que personne ne dit « l'or est mon dieu », personne ne dit « le ventre est mon dieu ». Comme précise Alain, c'est seulement ce qu'on dit de quelqu'un d'autre ; ce n'est donc que l'usage polémique d'un mot et ce n'est pas par l'usage polémique qu'on fait d'un mot qu'on le définit. Le sens d'Alain n'est donc pas « leur sens usuel » dont Alain dit, par ailleurs, qu'il ne faut pas le « changer » (*Système des Beaux-Arts*, 463) ; ce n'est pas leur « sens ordinaire » auquel il dit qu'il faut se borner (*Histoire de mes pensées*, 53). En fait, le sens d'Alain est celui de Lagneau, celui de Brunschvicg à la même époque, celui de Lévinas actuellement mais qui tombent sous la critique de Bergson : « Si vous attribuez au mot [Dieu] un sens

radicalement différent de celui qu'il a d'ordinaire, c'est à un objet nouveau qu'il s'applique ; vos raisonnements ne concerneront plus l'ancien objet ; il sera entendu que vous nous parlez d'autre chose. Tel est précisément le cas, en général, quand la philosophie parle de Dieu. » (*Les deux Sources de la Morale et de la Religion*, in *Œuvres*, édition du Centenaire, PUF, 1959, p. 1180)

Selon les critères d'Alain pour définir le sens d'un mot, c'est-à-dire son « sens usuel », son « sens ordinaire », la définition de Dieu - qu'il existe ou non - est « le roi des rois et l'animateur et régulateur de toute la nature » comme dit le prêtre d'Alain et alors Alain est athée, un athée chrétien, mais un athée et c'est parce qu'il sent bien qu'il est un athée chrétien, donc pas vraiment un chrétien, qu'il ne se dit pas chrétien.